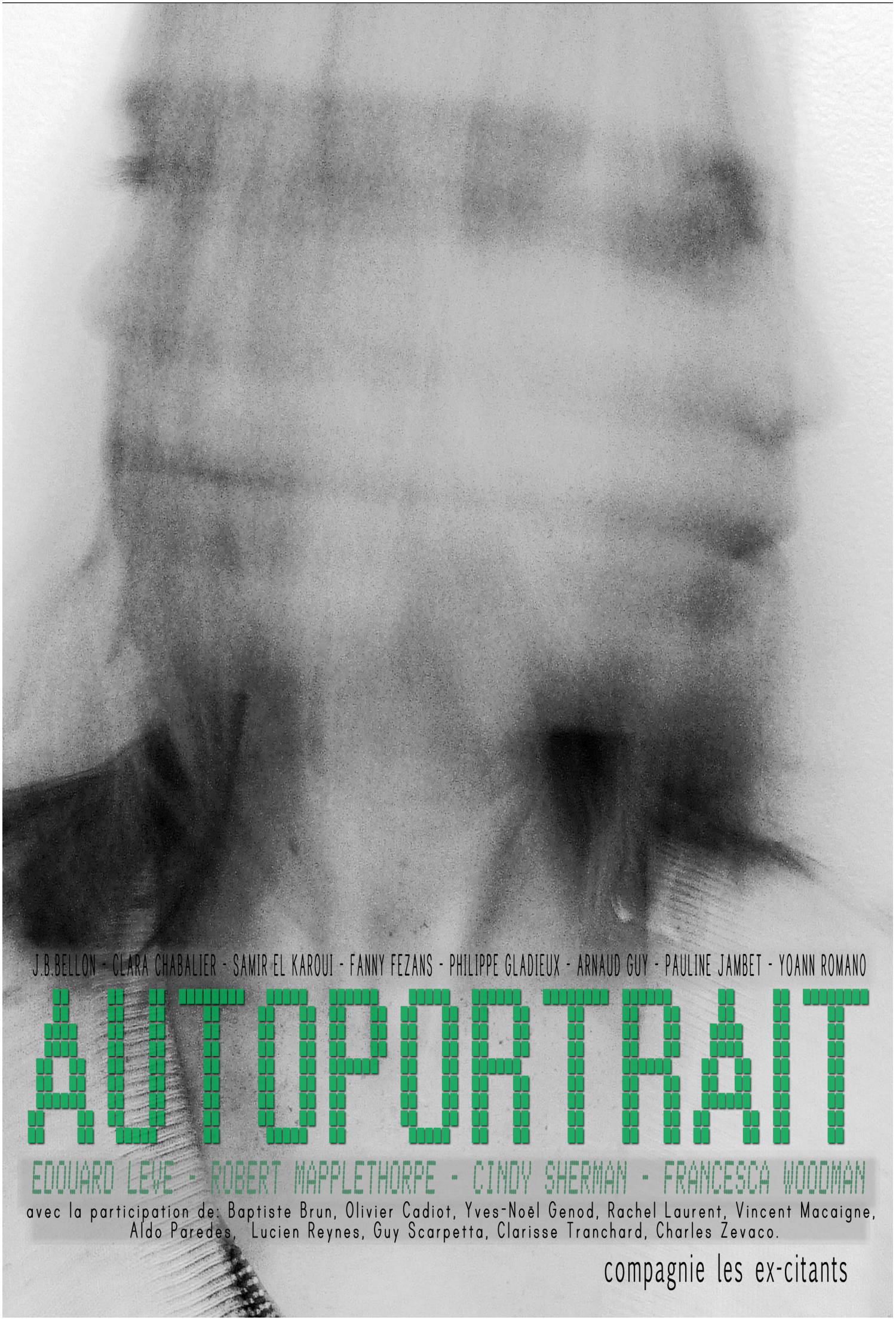


J.B.BELLON - CLARA CHABALIER - SAMIR EL KAROUI - FANNY FEZANS - PHILIPPE GLADIEUX - ARNAUD GUY - PAULINE JAMBET - YOANN ROMANO

AUTOPORTRAIT

EDOUARD LEVE - ROBERT MAPPLETHORPE - CINDY SHERMAN - FRANCESCA WOODMAN

avec la participation de: Baptiste Brun, Olivier Cadiot, Yves-Noël Genod, Rachel Laurent, Vincent Macaigne, Aldo Paredes, Lucien Reynes, Guy Scarpetta, Clarisse Tranchard, Charles Zevaco.

compagnie les ex-citants

Se présenter au monde. A peine a-t-on acquis l'appareil (l'objet), le premier geste est de le tourner sur soi. Premier objet de l'expérience. Tester la mécanique sur une source qui ne nous trahira pas. Etre son propre modèle. Tester sa propre limite. Que peut-on se refuser. C'est aussi plus économique.

Puis: se scruter dans le miroir.

Observer ce qui nous dévoile, ce qui nous constitue mais qu'on ne peut pas voir, ce que voient les autres de soi. Savoir (enfin) qui je suis. Penser peut-être que nul autre ne pourra mieux me voir que moi-même. Flagrant délit d'exister. Se considérer comme un inconnu. Appréhender ce qui m'échappe.

Puis: s'exposer.

S'exposer comme on s'expose au soleil. La lumière du regard de l'autre. Réflexion, irradiation, impression sur pellicule de peau qui révèle mes sensations. Suis-je encore moi-même sous le regard. Suis-je encore le même que sur le papier (blanc). Suis-je encore le même que quand je me livre à moi-même. Moi-même est-il un autre.

Moi-même = l'autre de l'autre.

Ce projet est le fruit d'une réflexion sur la représentation au théâtre, et de ma passion pour la photographie. Il est également un questionnement sur la place de l'individu, sur son enfermement dans une identité unique et moyenne, sur le nivellement des personnalités par le développement des médias de masse, dont la fonction principale est de favoriser la société de consommation. Je cherche à réfléchir sur ce qui pousse l'individu à s'asservir lui-même à une identité définie, reconnaissable, et les troubles de la personnalité qu'un tel quadrillage implique. Ce questionnement ne peut s'extraire des progrès techniques que nous vivons ces dernières années, et qui sont particulières à ma génération et à celles qui viennent après moi, comme elle ne peut s'extraire des gestes qui ont influencé l'histoire de l'art. Artistiquement, il m'importe également de ne pas partir d'un texte préalable et de son adaptation pour le plateau, mais de partir de photographies; que l'écriture soit en premier lieu celle du plateau.

AUTOPORTRAIT

Texte: *Autoportrait*, d'Edouard Levé, ©P.O.L., 2005
d'après les démarches d'Edouard Levé, Robert Mapplethorpe, Cindy Sherman, Francesca Woodman...

CRÉATION 2011-2012 – compagnie les ex-citants

Mise en scène: Clara Chabalier
Durée: 1h30
Avec: Samir El Karoui, Fanny Fezans, Arnaud Guy, Pauline Jambet
Conception sonore & jeu live: Yoann Romano
Scénographie & vidéo: Jean-Baptiste Bellon
Lumières: Philippe Gladieux

Documentaire sonore:
Réalisation: Clara Chabalier
Prise de son, montage: Julien Fezans
Avec les voix de: Baptiste Brun (spécialiste de l'art brut), Olivier Cadiot (écrivain), Yves Noël Genod (metteur en scène), Rachel Laurent (photographe), Vincent Macaigne (metteur en scène), Aldo Paredes (photographe), Lucien Reynes (acteur), Guy Scarpetta (maitre de conférence et écrivain), Clarisse Tranchard, (plasticienne), Charles Zevaco (acteur).

Production: compagnie les ex-citants, SPEDIDAM
avec le soutien du Théâtre-Studio d'Alfortville

théâtreStudio

SPEDIDAM
les droits des artistes-interprètes

Dates:

› du 15 au 17 octobre 2011:
Confluences, Festival Péril Jeune

› du 20 au 23 juin 2012:
Théâtre-Studio d'Alfortville, Festival Allant-Vers

› 7 janvier 2013:
Diffusion de *Something I'll never Really See* (documentaire sonore) sur Radio Campus

› 8 - 9 février 2013:
Théâtre les Ateliers (Lyon), Festival Sang Neuf

› 1er mars 2013:
Théâtre de Vanves , festival ARTDANTHE

L'AUTOPORTRAIT COMME PREMIER GESTE ARTISTIQUE (GENESE)

En 1839, Hyppolite Bayard invente un procédé lui permettant d'obtenir des positifs directs sur papier. Pourtant précurseur de Daguerre et de son daguérréotype, il ne réussira jamais à faire valoir son invention: il ne recevra qu'une bourse de 600 francs, alors que Daguerre et Niepce ont droit à une rente annuelle de 10 000 francs.

Bayard ne reste pas aujourd'hui dans les mémoires comme l'inventeur de la photographie, mais comme l'auteur du premier autoportrait photographique: sa propre mise en scène en noyé, le corps affaissé de manière peu flatteuse, les mains et le visage noircis, le présente comme un homme incompris, que les autorités françaises ont conduit au suicide.

Au dos de la photo, il écrit ces mots: « *Le cadavre du Monsieur que vous voyez ci-derrière est celui de M. Bayard, inventeur du procédé dont vous venez de voir ou dont vous allez voir les merveilleux résultats. (...) Les artistes, les savants, les journaux se sont occupés de lui depuis longtemps et aujourd'hui qu'il y a plusieurs jours qu'il est exposé à la morgue personne ne l'a encore reconnu ni réclamé. Messieurs et Dames, passons à d'autres, de crainte que votre odorat ne soit affecté, car la figure du Monsieur et ses mains commencent à pourrir comme vous pouvez le remarquer.* »

Hyppolite Bayard, Autoportrait en noyé, 1840.

Ce cliché, fait un an après l'invention de la photographie, soulève les questions que l'on retrouve ensuite dans tous les autoportraits. Un autoportrait est toujours subjectif, nous y voyons toujours une démonstration d'autocréation, d'autorévélation ouverte à nos interprétations. L'appareil prend en charge la mémoire: le «je » photographié est déjà défunt, mais son auto-contemplation est immortalisée. Contrairement au roman, où il est communément admis que le pronom « je » ne correspond pas forcément à l'auteur, la photographie passe pour être un « vecteur de vérité ».

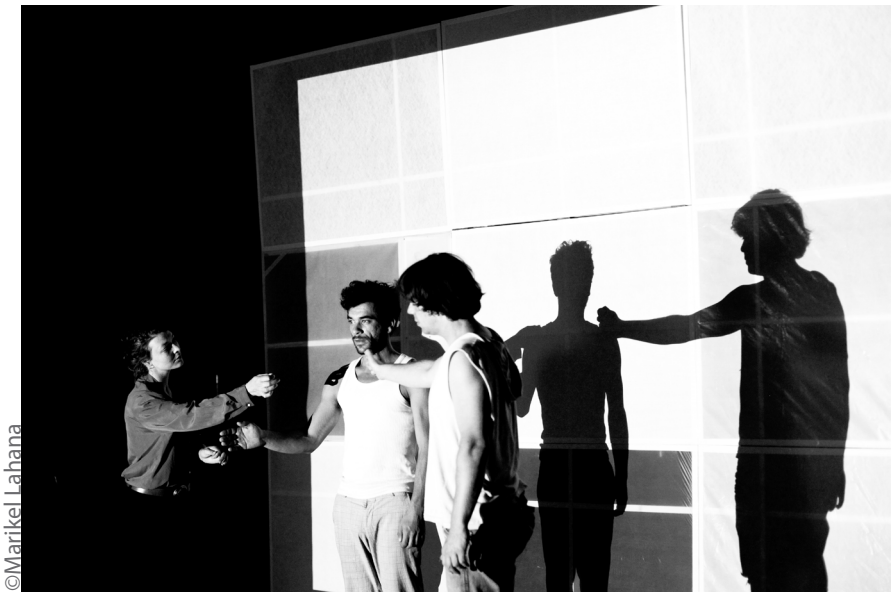
Pourtant les autoportraits sont toujours des images impossibles, puisque l'auteur ne peut représenter à l'identique la réalité physique perçue par les autres. L'auteur ne peut pas voir ce qu'il représente sur la photo. Même le photographe le plus expérimenté ne peut maîtriser tous les paramètres de l'appareil. L'image est inversée, comme dans un miroir. Cet « auto », ce « soi-même » est donc toujours aussi un « autre ».

En termes humanistes, le moi constitue une entité immanente et nommable, en accord avec une conception d'un sujet stable et universel. Pourquoi le postmodernisme n'a-t-il pas porté un coup fatal au genre de l'autoportrait? Pourquoi au contraire, le genre ne s'est-il jamais autant développé que ces dernières années?

Les artistes sur lesquels j'ai choisi de travailler utilisent ce genre dans une grande partie de leur oeuvre. Ils délaissent l'idée d'un moi unitaire et authentique, et divisent l'identité en plusieurs éléments afin de déterminer ce qui reste du moi objectif et d'en interroger la nature même. Ils mettent en oeuvre des processus radicalement différents pour atteindre à cette question, et c'est aussi dans leur confrontation que leurs oeuvres m'intéressent.

L'ACTEUR. NARCISSE.

« J'aime à dire en mon privé que l'inventeur de la peinture a été, pour parler comme les poètes, ce Narcisse qui fut métamorphosé en fleur; si la peinture est la fleur de tous les arts, alors la fable entière de Narcisse est parfaitement appropriée; car peindre est-il autre chose qu'embrasser par les moyens de l'art la surface d'une nappe d'eau? » Leon Battista Alberti, De pictura, 1436.



©Marikel Lahana

L'autoportrait implique une idée de « mise en scène » de soi. C'est également ce que fait le comédien lorsqu'il joue. La question de l'identité est permanente chez lui: celui que je vois en face de moi peut-il vraiment être un autre? Jusqu'à quelle extrémité? L'acteur doit savoir plonger en lui pour que le monde puisse se regarder. Et c'est peut-être grâce à ces réflexions multiples, ces jeux de miroirs incessants, ces allers-retours entre je et un autre que l'acteur peut atteindre une véritable humanité. L'acteur reflète celui qui le regarde, le spectateur, qui peut se projeter dans la figure de l'acteur, se regarder lui-même et y découvrir quelque chose de lui.

La société dans laquelle nous vivons nous confronte sans arrêt à cette mise en scène de soi-même. Les questionnaires de personnalité, les profils sur les réseaux sociaux, curriculum vitae, formulaires en tous genres tendent à rendre rationnels et à nommer les caractéristiques majeures des êtres humains. Il n'est plus question de prendre le temps d'aller chercher en soi ce qui nous est fondamentalement nécessaire. Car je ne suis pas qu'une seule personne finie et descriptible. Comme l'eau, je me définis par les éléments qui me meuvent, qui m'entourent, qui me marquent, qui m'émeuvent, je ne peux que me définir ou me décrire par contrastes, oppositions. Ce détour, nécessaire pour atteindre ce qu'il y a d'essentiel, je le considère comme la matière même de mon spectacle.

Je connais depuis longtemps les acteurs avec lesquels je travaille sur ce projet. Formés à la même école, nous avons en commun l'envie d'un espace de liberté de création, d'une forme d'expérimentation, où l'acteur est pleinement une force de proposition. Ils nouent un rapport intime avec l'oeuvre du photographe dont ils éprouvent la partition, car les photographes et les oeuvres ont été choisis ensemble, pour les acteurs.

DU CORPS ET DE LA PAROLE

> « J'ai commencé à écrire en me disant qu'il fallait que je laisse vite une trace de moi car il me restait peut-être un mois à vivre (rires). » Edouard Levé dans une interview pour Télérama.

Avec l'invention de l'appareil photographique au 19e siècle, un nouveau mode de langage s'élabore: d'une façon de penser linéaire, « historique » pour reprendre les termes de Vilem Flusser, nous passons à un système de lecture de l'image dont les éléments ne se signifient pas par eux-mêmes, mais font sens entre eux, dans une composition globale qui ne peut être autre chose qu'une représentation tronquée de la réalité, programmée par l'appareil. Si celui qui écrit sait aussi lire, celui qui prend une photographie ne sait pas forcément la déchiffrer; l'analphabète hier exclu d'une société encodée dans le texte, participe aujourd'hui à la société d'information, véhiculée par les images. Ceci m'interroge sur notre rapport à la démocratie.

Par un travail d'improvisation (description d'images, remémoration), chaque comédien développe un langage qui lui est propre, qu'il soit gestuel, oral ou musical. La sollicitation de la mémoire humaine fait sens pour moi dans la mesure où la fonction de l'appareil photographique est de prendre en charge la mémoire de l'individu, de garder une trace, un souvenir, de fixer un instant, voire de le figer, à tel point qu'on peut parfois avoir du mal à regarder le monde sans appareil photo.

©Clara Chabalier

Il ne s'agit pas de reconstituer les photographies qui nous inspirent: les photographies ne seront pas montrées, mais présentes de manière souterraine. Le geste est celui de l'appropriation, de la réincarnation d'une démarche. La question est de comprendre comment l'acteur va « emboiter » cette démarche, comment il va s'approprier la réflexion de l'artiste, devenu sujet, pour dresser son propre portrait en créateur.

Le texte d'**Edouard Levé**, «*Autoportrait*», est présent dans la continuité du spectacle, de manière souterraine. Edouard Levé se décrit en 1 500 phrases (écrites en trois mois, pendant lesquels il s'astreint à écrire tous les soirs), dans le but de laisser quelque chose de soi, avant de mourir. Comme un Sisyphe, son travail d'énumération traduit l'inachèvement, l'impossibilité de tracer son contour. Le geste machinique de « mise en boîte » est ici développé jusqu'à l'épuisement: l'énumération devient une contrainte génératrice de hasard, d'imprévu, d'étrangeté. Nous retrouvons dans ce texte la contrainte qu'il utilise dans son travail photographique (les séries de «*Reconstitutions*» par exemple): l'accumulation de constats sur son propre compte, vidées de tout pathos par leur juxtaposition, explose la linéarité du récit et propose une lecture plus proche du déchiffrage d'une image que d'un texte autobiographique.

Mais parler de l'autoportrait, c'est aussi prendre en compte l'une de ses caractéristiques essentielles: sa **banalité**. Toute personne disposant d'un appareil photo, artiste ou non, ne peut résister à l'envie de se prendre en photo; il est rare qu'un photographe ou un artiste ne se soit jamais photographié.

J'ai également demandé à 10 artistes contemporains de plusieurs disciplines (théâtre, cinéma, photographie, arts plastiques...) de décrire une photographie de Gavin Turk, intitulée «Portrait of Something I'll Never See». Sur cet autoportrait, le photographe fait un cadre très serré de son visage, inexpressif, mais ses yeux sont fermés. Image de mort, de repos, d'apaisement, cette neutralité apparente est un prétexte pour que les personnes interrogées se livrent, et nous parlent de leur rapport à la photographie et à l'image. Ces bribes d'interviews, jalonnent le spectacle sous forme de documentaire sonore, interragit avec les acteurs, et sans illustrer leurs propositions, permet de donner au spectateur quelques clés de compréhension sur l'histoire de la photographie.

DE LA PHOTOGRAPHIE ET DE LA MISE EN SCENE : PARTITIONS

« Parler avec les mots des autres, ça doit être ça la liberté » La Maman et la Putain, Jean Eustache.

Les acteurs prendront chacun en charge une partition, c'est-à-dire un parcours autonome, inspiré par les oeuvres des photographes. Ces partitions sont comme des droites parallèles, indépendantes. Construite à partir d'improvisations, chaque partition se base sur les procédés de représentation utilisés par le photographe plutôt que sur ses galeries d'images. Elles fonctionnent ensemble par contrepoint, unisson, échos, répétitions...

©Vanessa Santullo

> **La partition « EDOUARD LEVÉ»** est en quête d'une neutralité, d'un détachement. L'acteur recherche une « écriture blanche » (qui n'existe pas). Il entame un lent travail de description de soi par le menu, dans le but de laisser une trace avant de mourir.

› La **partition «CINDY SHERMAN»** travaille sur la mascarade, le grimage, la transformation en personnages que nous pourrions avoir croisées dans la rue, en personnages de films qui ressemblent étrangement à ceux que nous connaissons. Cet univers frôle le clownesque: prothèses apparentes, maquillage grossiers, déguisements (perruques, postiches), utilisation de poupées, elle travaille avec tout ce qui fait sortir de soi, aller vers un autre. En reproduisant les clichés, elle démontre la fausseté de la représentation de la femme.

› La **partition « Robert Mapplethorpe »** représente un corps objet de fantasmes, morcelé, désiré/désirable, iconique, transformé en objet sexuel, dans des rapports de domination/ soumission avec l'autre. Le trouble de l'identité sexuelle se traduit par le travestissement, par un corps devenu androgyne (voir ses portraits de Patti Smith, ou de Lisa Lyon, championne du monde de body-building). Le corps se cherche tel qu'il désirerait être. Il reprend également les Vanités, tel qu'on emploie le terme en peinture: elles figurent la mort qui nous guette, la brièveté de la vie. Le portrait de l'artiste se fait en Créateur, la résurrection de soi s'opère par la représentation.

« Le contrôle que je veux est trop grand pour utiliser quelqu'un d'autre comme modèle» Cindy Sherman.

› La **partition « Francesca Woodman »** met en scène la disparition du corps, son attirance vers le vide. Le corps est nu, naturel, libéré des fantasmes, évanescent. Il devient immatériel, flou, fuyant, par opposition à la matérialité de l'espace dans lequel il s'inscrit. La photographe travaille sur l'absence, la non-présence. Elle exprime la volonté de contraindre son corps, de se détacher des aspirations sensuelles pour aller en quête d'une essence proche de la nature, de la liberté primaire, de se détacher de ce qui est visible.

©Marikel Lahana

UNE CHAMBRE À SOI (CLAIRE)

Il me semble important que les acteurs jouent avec la notion de technique, de dispositif: que leur image, leur performance puisse passer à travers le prisme de l'appareil, qu'il soit photographique ou vidéo.

Les contraintes qui régiront les parcours des acteurs sont en premier lieu spatiales.

Je souhaite utiliser les possibilités de la vidéo dans la veine de ce que fait Peter Greenaway: des cadres qui apparaissent comme des vignettes sur l'écran de télévision, qui viennent pointer, dé-contextualiser un détail de ce qui se passe sur le plateau, le mettre en exergue. La vidéo peut nous permettre de mettre l'image fixe en mouvement, ou de jouer sur sa temporalité.

L'image sert de miroir grâce à des dispositifs en temps réel. Des visages, filmés de manière très neutre, dans l'inspiration du travail de Valérie Mréjen, pourront venir s'intégrer dans les performances des acteurs ou dans les descriptions de photographies.

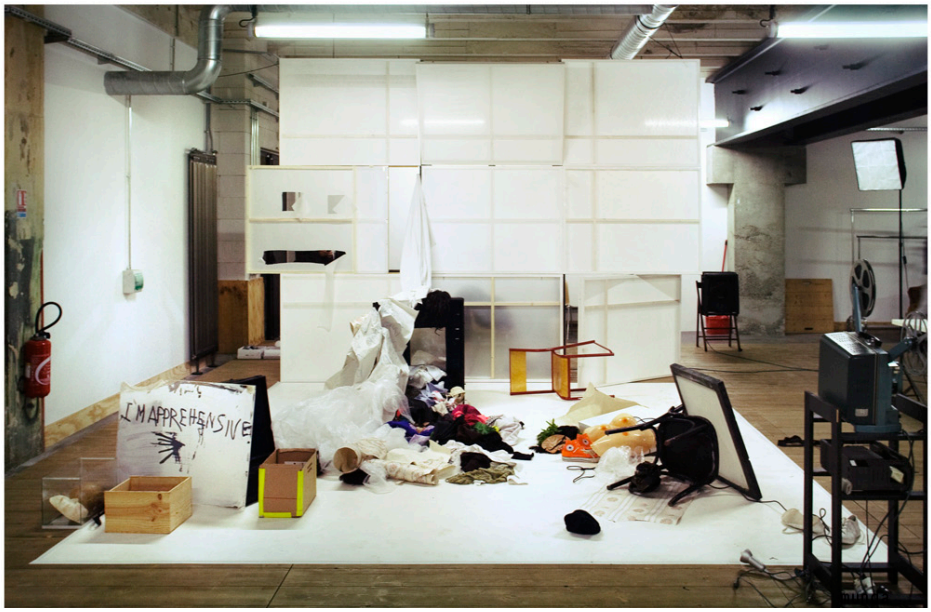
L'espace se présente comme une page blanche: une série de cadres, formant un écran composite de matières blanches. Cet espace est d'abord mental, celui de l'écrivain, le papier sur lequel la photo se révèlera, la chambre claire que nomme Roland Barthes. Il est aussi l'espace de l'art contemporain (musées) par opposition à la « boîte noire » du théâtre. Les mouvements des corps viennent impressionner l'espace, le marquer, le salir, imprimer leurs gestes, leurs paroles, opérer sa transformation. La dynamique visuelle du spectacle est celle de la ligne droite, de la perspective.

Cet espace nu, il s'agit de le remplir, de le combler, l'investir, jusqu'à l'étouffement, jusqu'à ce qu l'amoncellement d'objets, d'accessoires, de transformation, devienne étouffant, trop plein.

Clara Chabalier.

INFLUENCES

Bertrand Bonello, Cindy The Doll is mine / Lars von Trier, 5 obstructions / Sei Shonagon, Notes de chevet / Velazquez, Les Ménines / Albrecht Dürer / Hyppolite Bayard, Autoportrait en noyé / Vilem Flüsser, Pour une philosophie de la photographie / Susan Sonntag, Sur la photographie / Gertrude Stein, Ida ; Autoportrait d'Alice Toklas / Joël Peter Witkin / Marina Abramovic / Orlan / Nan Goldin / Frances Benjamin Johnson / Alice Austen / George Sand, Histoire de ma vie / Claude Cahun / Lee Friedlander / Jeff Wall / Leon Battista Alberti, De Pictura / Ovide, Métamorphoses / Arthur Rimbaud / Roland Barthes, La Chambre Claire / Irina Werning, Back to the Future / Dziga Vertov, L'Homme à la Caméra / Michelangelo Antonioni, Blow- up / Michaël Powell, Le Voyeur / Buster Keaton, Le Cameraman / Tod Browning, Freaks /Joë Bousquet, Lettres à une jeune fille / Kimiko Yoshida / Lady Gaga / Claude Colsky / Sasha Waltz



©Philippe Munda

EXTRAIT D'AUTOPORTRAIT D'EDOUARD LEVÉ

Adolescent, je croyais que La Vie mode d'emploi m'aiderait à vivre, et Suicide mode d'emploi à mourir. J'ai passé trois ans et trois mois à l'étranger. Je préfère regarder sur ma gauche. Un de mes amis jouit dans la trahison. La fin d'un voyage me laisse le même goût triste que la fin d'un roman. J'oublie ce qui me déplaît. J'ai peut-être parlé sans le savoir à quelqu'un qui a tué quelqu'un. Je vais regarder dans les impasses. Ce qu'il y a au bout de la vie ne me fait pas peur. Je n'écoute pas vraiment ce qu'on me dit. Je m'étonne qu'on me donne un surnom alors qu'on me connaît à peine. Je suis lent à comprendre que quelqu'un se comporte mal avec moi, tant je suis surpris que cela m'arrive: le mal est en quelque sorte irréel. J'archive. J'ai parlé à Salvador Dali à l'âge de deux ans. La compétition ne me stimule pas. Décrire précisément ma vie me prendrait plus de temps que la vivre. La date de naissance qu'indique ma carte d'identité est fausse. Je ne sais pas sur qui j'ai de l'influence. Je parle à mes objets lorsqu'ils sont tristes. Je ne sais pas pourquoi j'écris. Je suis calme dans les retrouvailles. Je n'ai rien contre le réveillon. Quinze ans est le milieu de ma vie, quelque soit la date de ma mort. Je crois qu'il y a une vie après la vie, mais pas une mort après la mort. Je ne demande pas si on m'aime. Je ne pourrai dire qu'une fois sans mentir « je meurs ». Le plus beau jour de ma vie est peut-être passé.

EDOUARD LEVÉ (1965-2007)

Edouard Levé, Autojumeaux, 1999.

Après des études de commerce à l'ESSEC, Edouard Levé se concentre sur la peinture abstraite. Il met volontairement fin à sa carrière (« j'ai brûlé quasiment toutes mes toiles »), et se lance dans la photographie en couleur, composée en intérieur, avec des modèles en vêtements de ville, posant sur un fond uni, souvent dans des postures en lien avec un sport («Rugby») ou une activité («Pornographie»). En 1999, sa première série, «Homonyme», est une suite de clichés d'hommes ayant le même nom que des auteurs célèbres comme Henri Michaux, Eugène Delacroix ou Yves Klein.

Egalement écrivain, Edouard Levé travaille une écriture sobre, distanciée, sans pathos, qui mêle le burlesque et une extrême tension. Edouard Levé écrit les mille cinq cents phrases de son ouvrage «Autoportrait» en trois mois, le soir, dans une chambre d'hôtel, pendant un voyage aux Etats-Unis destiné à réaliser le projet de photographie «Amérique», dans lequel il photographie des villes américaines, homonymes de villes plus célèbres (Calcutta, Oxford, Berlin, Florence...). Selon Télérama qui lui a consacré un article, Édouard Levé, «artiste marqué par la souffrance du double et du dédoublement, place ce trouble au coeur de son travail. ». Le manuscrit de «Suicide», qui évoque de manière romancée le suicide d'un ami d'enfance survenu il y a 20 ans, sera remis à son éditeur dix jours avant son propre suicide, à l'âge de 42 ans.

CINDY SHERMAN (1954 -)

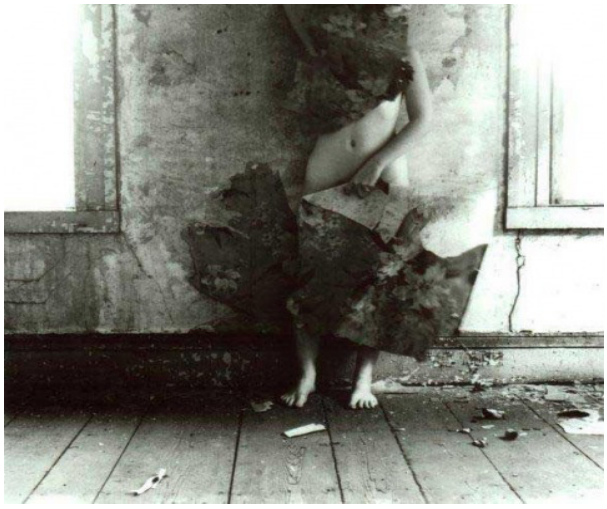
Après avoir étudié la peinture, elle se tourne vers la photographie comme médium de l'art conceptuel.

Elle mène une réflexion sur le médium photographique, sur l'identité, et sur la place de la femme dans la société contemporaine, en se mettant elle-même en scène sous différents personnages. Le visage de Cindy Sherman est une base neutre sur laquelle elle inscrit d'innombrables visages dans des myriades d'incarnations. Cindy Sherman, dont le travail est actuellement reconnu sur la scène artistique mondiale, est une des pionnières de la photographie post-moderne.

Dans la série des «Untitled Film Stills», chaque image représente un stéréotype féminin, dans un décor réel. Les photos dégagent un sentiment « d' inquiétante familiarité », mélant un décor facilement identifiable et un sentiment d'inconfort. Elle incarne chacun des stéréotypes en y mettant une certaine distance, visible dans la neutralité de son visage mais aussi dans les accessoires, ou le déclencheur, présent dans tous les stills. Dans les «History Portraits», le rapport entre les images de Cindy Sherman et leur original est comparable au souvenir incomplet d'un tableau face au tableau lui même. Ils témoignent des processus déformant de la mémoire. Pour se « déguiser », elle utilise des prothèses : des faux nez, des moustaches, des sourcils et beaucoup de « faux nichons » pour reprendre ses termes. Par ces accessoires extravagants, elle va plus loin qu'un simple travestissement, en rendant visible ce qui la métamorphose. Elle nous montre que les sujets des tableaux historiques étaient affublés de corps et de visages aussi conventionnels que leurs toilettes. Le MOMA (New York) lui a récemment conascré une rétrospective.

Cindy Sherman, Untitled #359, 2000.

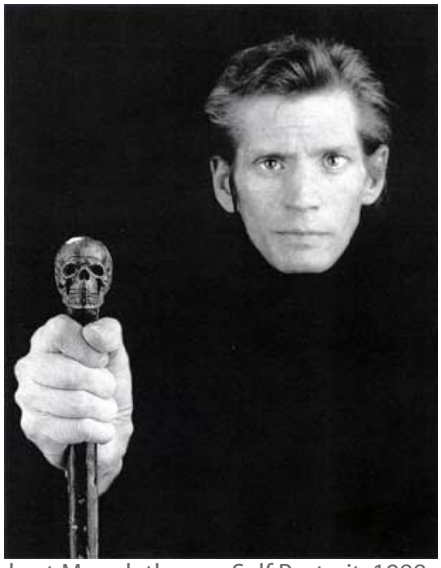
FRANCESCA WOODMAN (1958 - 1981)



Francesca Woodman, de la série Space[2], 1977.

Francesca Woodman est née à Denver (Colorado) dans une famille d'artistes. Elle commence à pratiquer la photographie vers treize ou quatorze ans et poursuit dans cette voie jusqu'à vingt deux ans, bâtissant en un laps de temps très bref une oeuvre remarquablement cohérente de plus de 800 photos. Elève de 1975 à 1979 à la Rhode Island School of Design à Providence, une bourse d'étude, accordée aux meilleurs élèves, lui permet de passer un an à Rome. Là, elle découvre la librairie-galerie Maldoror où elle réalise sa première exposition personnelle. De retour aux Etats-Unis, elle finit sa scolarité à Providence, puis s'installe à New York. Elle développe alors des projets de plus grande envergure tels les diazotypes (grands formats sur papier bleu ou sépia). Elle dessine plusieurs maquettes de livres présentant ses photographies. Seul «Some Disordered Interior Geometries» sera publié en 1981, date à laquelle elle met fin à ses jours.

ROBERT MAPPLETHORPE (1946 - 1989)



Robert Mapplethorpe, Self Portrait, 1988.

Robert Mapplethorpe prend ses premières photographies avec un Polaroid, utilisé comme un outil pour réaliser les collages qu'il faisait à l'époque. Très vite, il s'intéressa au procédé lui-même, prit des centaines de clichés et réalisa sa première exposition personnelle en janvier 1972. En 1975, on lui offrit un appareil 6 x 6 Hasselblad avec lequel il peut obtenir des photographies d'une bien meilleure qualité. Il ne recommença jamais à utiliser le Polaroid, mais profita des perfectionnements et de la précision de son nouvel équipement pour réaliser la suite de son œuvre, qui lui valut le succès commercial et la notoriété.

Il photographia ainsi ses amis et connaissances, entre autres des artistes (dont Patti Smith pour la pochette de son premier disque «Horses»), des compositeurs, des stars de la pornographie et des habitués des sex-clubs.

Dans les années 1980, ses photographies prennent un tour plus maniéré, plus sophistiqué, avec une recherche constante de la beauté abstraite. Il se concentre alors sur des nus statuaires tant féminins que masculins, des natures mortes florales, des portraits de Lisa Lyon (championne du monde de body-building), une série remarquable pour Jean-Charles de Castelbajac et des portraits officiels.

Il décède à 42 ans des suites du Sida.

Les photographies de Robert Mapplethorpe ont été l'objet de violentes controverses, particulièrement aux USA. Ses expositions ont été à diverses reprises boycottées, censurées, et l'une a même été fermée. Ses représentations de nu, d'actes sexuels et de sadomasochisme ont provoqué de nombreuses protestations et même un dépôt de plainte à l'encontre d'un directeur de musée.

La compagnie les ex-citants a été créée en 2009 par Clara Chabalier avec de jeunes comédiens, formés avec elle à l'ERAC (Ecole Régionale d'Acteurs de Cannes), soucieux de trouver, en marge de leur démarche d'acteurs, un espace de liberté et de création personnelle. La recherche d'un langage poétique, qu'il soit véhiculé par le texte, l'image, ou le son, est fondamentale dans le travail de la compagnie. Le questionnement sur l'identité, la normalité, le rêve et la folie sont réccurents dans les projets élaborés, portés par la recherche d'un langage poétique propre, qu'il soit véhiculé par le texte, l'image ou le son. Ce n'est donc pas une recherche formelle que nous visons, mais l'utilisation de plusieurs formes pour dialoguer.

Le premier spectacle de la compagnie, «Calderón» de Pier Paolo Pasolini, a été lauréat du Prix Paris Jeunes Talents 2009. Il a été joué au Théâtre de l'Epée de Bois (Paris), à Confluences (Festival Le Péril Jeune, Paris), à la Bellevilloise (Paris), à Made In Cannes (Cannes) et au CDN de Dijon-Bourgogne (Festival Théâtre en Mai, Dijon).

La compagnie a également créé plusieurs mises en espaces sonores autour de l'écriture (G., 2010, Paysages, 2011, Correspondance, 2011) dans la ville d'Antibes (06), où la compagnie est basée.

BIOGRAPHIES

CLARA CHABALIER - comédienne et metteur en scène.

Formée au **Studio-Théâtre d'Asnières** , puis à l'**Ecole Régionale d'Acteurs de Cannes** (ERAC), elle a reçu les enseignements, entre autres, de Christian Gonon, Valérie Dréville, Charlotte Clamens, Catherine Marnas, Laurent Poitrenaux, Ludovic Lagarde. Elle entre en 2012 en master au **Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique**.

Elle met en scène les projets de la compagnie les ex-citants, créée en 2009.

En tant que comédienne, elle travaille avec **Jean-François Peyret** sur le projet *RE:WALDEN*, **Roméo Castellucci** (*Four Season's Restaurant*), **Céline Pitavy** (*Vas* d'après Pétrole de Pasolini), **Pauline Bourse** (*Voyage au Bout de la Nuit*). Elle signe en 2012 le spectacle de sortie des élèves comédiens de 2éme année à l'**Ecole Départementale de Théâtre de l'Essonne**, *Par les Villages* de Peter Handke et intervient dans des collèges et des lycées en partenariat avec le **Théâtre de la Cité Internationale**.

Elle a mis en scène *Calderón* de Pasolini, lauréat du Prix Paris Jeunes Talents ainsi que plusieurs petites formes (*G. , Correspondance...*)

SAMIR EL KAROUI - comédien.

Il suit une formation de théâtre au cours d'art dramatique **Myriade** (dirigé par Georges Montillier) parallèlement à des études de lettres, d'histoire de l'art et d'arts du spectacle (spécialité : cinéma et photographie) entre 2002 et 2004. Il passe ensuite deux ans à Marseille dans des compagnies amateurs et travaille dans des structures sociales (ateliers théâtre, lecture , écriture...).

Il intègre l'**ERAC** en 2006, où il travaille notamment avec Richard Sammut et Christian Esnay. Depuis sa sortie il travaille avec **Marie de Basquiat**, issue de sa promotion à l'ERAC, sur *Les Filles de Paul* (texte de M. de Basquiat), avec **Hubert Colas**, (*ZEP* de Sonia Chiambretto). Il intègre en 2010 Didascalies&Co, compagnie dirigée par **Renaud Marie Leblanc** pour *Phèdre* de Racine et *Racines* de Noëlle Renaude. Il joue dans *Calderón* de P. P. Pasolini, mise en scène de **Clara Chabalier**, les rôles de Sigismond, Pablo et Enrique.

FANNY FEZANS - comédienne.

Elle suit une formation théâtrale à L'**Ecole Régionale d'Acteurs de Cannes** de 2005 à 2008 qui lui permet de rencontrer notamment Ludovic Lagarde, Richard Dubelski, Laurent Poitrenaux, Catherine Marnas, Sylvie Osman.

Elle collabore aujourd'hui avec la **compagnie Arketal** (*Le Conte d'hiver* de Shakespeare), le **Joli Collectif** (*Avant/Après* et *Peggy Pickit* de Roland Schimmelpfennig). Elle joue dernièrement dans *Canons* de Patrick Bouvet mis en scène par **Constance Larrieu et Richard Dubelski** à la Comédie de Reims.

Elle joue Dona Lupe et Agostina dans *Calderón* de P.P. Pasolini, mise en scène **Clara Chabalier**, ainsi que dans *G.* et *Correspondance*.

ARNAUD GUY - comédien.

Après une formation au **Conservatoire National de Région d'Art Dramatique de Nice** et à l'**ERAC** (Cannes), il suit les cours de **Niels Arestrup** au Théâtre Ecole du Passage.

Entre 2001 et 2004, il travaille avec le collectif **Mix** regroupant des artistes diplômés de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris. Plusieurs performances seront montées à la galerie Public à Paris et au Palais de Tokyo.

A partir de 2005, il s'inscrit comme interprète pour le théâtre (avec **Christophe Feutrier, Mikaël Serre**), le cinéma (Rôle principal pour le long- métrage *La Tête* de **Juliette Bineau**) et la danse contemporaine (avec notamment **François Chaignaud, Matthieu Doze, Lenio Klakea**). Il participe à des workshops avec Christian Rizzo, Miguel Guttierez, Robyn Orlin, Eugène Green et Yves-Noël Genod.

Il travaille égalementt sur l'adaptation pour le spectacle vivant du livre d'Edouard Levé *Œuvres* (éditions P.O.L) avec **Vincent Epplay** et **Thierry Grapotte**. Une première étape de travail a été présentée en 2009 à la **Maison de la Poésie** à Paris, suivi d'un workshop donné pour les étudiants de l'Ecole d'Art de la **Villa Arson** à Nice, en 2010.

PAULINE JAMBET - comédienne.

En 2007, elle obtient son master de philosophie de l'Art à la **Sorbonne** puis intègre l'**Ecole Régionale d'Acteurs de Cannes** où elle suit l'enseignement entre autres de Catherine Marnas, Gildas Milin, Nadia Vonderheyden et s'initie à diverses disciplines telles que le clown, la marionnette ou le krump.

Depuis la fin de son cursus en 2010, elle a joué dans *J'ai 20 ans, qu'est-ce qui m'attend ?* mise en scène par **Cécile Backès** à Théâtre Ouvert, avant de travailler comme comédienne et assistante à la mise en scène avec **Catherine Marnas** sur l'adaptation de *Lignes de Faille* (Théâtre de la Passerelle-Gap-, Théâtre National de Strasbourg...)

En 2011, elle crée au festival d'Avignon le rôle de Lyly dans *Bats l'enfance* d'Adeline Picault au **Théâtre du Balcon**. Elle participe aussi régulièrement à des fictions radiophoniques pour France Culture et France Inter, ainsi qu'à de nombreuses lectures (Paris en toutes Lettres, les Correspondances de Manosque, la Société des Gens De Lettres...).

YOANN ROMANO - création sonore.

Yoann Romano, bassiste, claviste, compositeur, né en 1976 en Gironde, vit et travaille à Paris. Son système musical s'inspire du punk, de la cold wave, de la musique industrielle et électronique. En 2010, il accompagne l'écrivain **Chloé Delaume** dans le cadre des lectures performées de la **Fondation Ricard**. Membre de plusieurs formations psyché/post-rock/noise à Bordeaux puis à Paris, il travaille actuellement en duo sur un nouveau projet, **The Box,** et sur différentes productions en solo.

JEAN-BAPTISTE BELLON - scénographe.

Ses domaines d'expérimentation sont d'abord le cinéma (court métrages, animation, super 8 et 16 mm expérimental), la photographie, la bande dessinée. Il travaille avec **Danièle Bré, Pierre Maillet, Léopold Von Verschuer et Louis Dieuzayde** à l'Université de Provence. En 2008, il sort diplômé de l'ESAD du **Théâtre National de Strasbourg**, où il a reçu les enseignements, entre autres, de Christian Rätz, Pierre-André Weitz, Daniel Jeanneteau, Didier Payen, et Richard Brunel. En 2009, il conçoit la scénographie de *La chair de L'homme* de V. Novarina, mis en scène par **Aurélia Ivan** (Château de la Roche Guyon, Forum du Blanc Mesnil, Festival mondial de Charleville-Mézière) et il collabore régulièrement avec **Le T.O.C.**, *Si ce monde vous déplait* de P.K.Dick (Festival jeunes-zé-jolies, C12) et *Et les poissons partirent combattre les hommes* d'A.Liddell (Théâtre de l'Odéon), puis réalise un dispositif vidéo pour une lecture de Freddy Neptune de Alan Murray mise en scène par **Leopold Von Verschuer** dans le cadre du festival international de poésie de Berlin (Akademie der kunste).

En 2010, il participe à la création de *l'Oggre et la poupée* de Daniel Lemahieu (scène nationale de Bourg-en-Bresse) mis en scène par **François Lazaro** (scénographie d'Ezequiel Garcia Romeu). Il crée également la scénographie du *Dr Faustus* de C .Marlowe mis en scène par **Victor Gauthier-Martin** (Théâtre de Carouge- Genève, Forum du Blanc Mesnil, Théâtre de la Ville). Il poursuit également sa collaboration avec **Aurélia Ivan** (Cie TSARA) autour du projet de recherche Homo Urbanicus : *Le crash-test* et *L'androïde* .

En 2011, il crée en binôme, la scénographie du *Précepteur* de Lenz pour **Le T.O.C.** (Théâtre des Quartiers d'Ivry, Scène Nationale de St Quentin.)

Jeff Wall, Picture for women, 1979

« Autoportrait » (critique de Fabrice Chêne), espace Confluences à Paris

Autoportrait à quatre voix

La quatrième édition du festival Le Péril jeune se déroule jusqu'au 17 novembre 2011. Des propositions alléchantes et novatrices parmi lesquelles cet « Autoportrait », ambitieux et très visuel, qui s'inspire de l'oeuvre d'Édouard Levé mais aussi des travaux des photographes américains Francesca Woodman, Cindy Sherman et Robert Mapplethorpe.

La compagnie Les Ex-citants, basée à Antibes, s'est distinguée dès sa première création : Calderón, de Pier Paolo Pasolini (prix Paris jeunes talents 2009). Elle est animée par Clara Chabalier et d'autres comédiens issus comme elle de l'É.R.A.C. (École régionale d'acteurs de Cannes). Pour sa seconde mise en scène, Clara Chabalier a mêlé ses deux passions : la photographie et le théâtre. Son spectacle, très original, confronte les démarches de quatre artistes contemporains qui ont marqué leur époque, un Français et trois Américains.

Rien de narratif dans la proposition de Clara Chabalier, mais une évocation de personnalités fortes du monde de l'art. Des séquences visuelles qui recourent aussi à l'oralité pour explorer des univers artistiques originaux. Celui d'Édouard Levé est le plus lié au langage : des extraits du texte intitulé Autoportrait (2005) servent de fil directeur à la pièce. Ces 1 500 phrases discontinues écrites en trois mois à New York (« J'ai moins envie de changer les choses que la perception que j'en ai. », « À part la religion et le sexe, je pourrais être un moine. ») dessinent en filigrane, non sans humour, le portrait de cet artiste obsédé par le double, l'identité, les homonymes.

Métamorphoses
Le début du spectacle lui est plus particulièrement consacré, qui fait directement référence aux travaux de l'écrivain-photographe. Par la suite, d'autres fragments de textes plus difficiles à identifier se mêlent au premier, au fil de séquences qui s'emboîtent les unes dans les autres. La figure de Cindy Sherman, photographe majeure de notre temps, est également omniprésente : le jeu de métamorphoses de Marie Plouviez, la comédienne chargée de l'incarner – qui se change à vue tout au long du spectacle –, permet de donner une idée du travail de l'artiste sur les clichés de la féminité, liés en particulier à l'univers du cinéma.

Deux des moments les plus forts sont consacrés au souvenir de Francesca Woodman et de Robert Mapplethorpe, tous deux disparus dans les années 1980. La silhouette de Fanny Fezans possède cette grâce adolescente qui caractérisait aussi l'artiste météore que fut Francesca Woodman, dont toute l'oeuvre n'est constituée que d'autoportraits, et qui s'est donné la mort en 1981, à l'âge de vingt-trois ans. Quant à Samir el-Karoui, son physique avantageux et sa présence scénique lui permettent de redonner chair à cette autre icône américaine, Robert Mapplethorpe, artiste scandaleux, mort du sida à quarante-deux ans. (L'âge, du reste, qu'avait Édouard Levé lorsqu'il mit fin à ses jours, en 2007.

Images fractionnées
Le scénographe, Jean-Baptiste Bellon, a conçu un décor géométrique qui tient autant de l'exposition d'art contemporain que du plateau de théâtre. Une cloison de papier, dont on utilise aussi la transparence, sert d'écran. Les images vidéo qui s'y trouvent projetées, fractionnées, d'aspect télévisuel par moments, semblent renvoyer l'identité du côté du multiple. Un esthétisme revendiqué mais nullement désincarné puisque la pièce se fait le reflet du travail de photographes qui travaillaient avant tout sur le corps (et souvent leur propre corps dénudé), créant des images souvent dérangeantes par leur radicalité.
Rendre hommage à ces quatre artistes sans montrer leurs oeuvres était un défi difficile à relever, mais l'aspect un peu disparate de l'ensemble est largement compensé par la réelle inventivité visuelle dont la metteuse en scène a su faire preuve. Même si Clara Chabalier, portée par son sujet, a un peu tendance à oublier que l'histoire de l'autoportrait commence bien avant l'invention de la photographie, son spectacle ludique qui interroge le thème de l'identité à travers la question de la mise en scène de soi emporte l'adhésion, et mériterait d'être repris sur une scène moins exiguë que celle de l'espace Confluences.

Fabrice Chêne
Les Trois Coups
www.lestroiscoups.com

Publié par : **mari mai corbel** | 03/07/2012

Entre désastre et apparition, l'image de soi

(Studio-Theatre Alfortville, 20 < 23 juin 2012)

Extraits

« *Autoportrait*, ou le drame de l'image de soi dans le monde contemporain. Vous savez, ce truc de se photographier soi-même en se mettant plus ou moins en scène, avec plus ou moins de suintement de cette chose vaguement égotique et dans le fond paumée. Les travers pitoyables de facebook. J'ai d'abord pensé avec Clara Chabalier que nous étions dépossédés de cette image et que cette quête désespérée de la mise en scène de soi traduisait un mouvement de restauration d'une image qui aurait existé et qui aurait été abîmée ou atteinte. Et même, que sa génération (Clara Chabalier a vingt-cinq ans) l'était plus encore que la mienne. M'intéresse ici moins la mise en scène en elle-même (le comment s'est fait), que le renversement de perspective qu'elle m'a apercevoir. » (...)

Clara Chabalier raconte l'histoire d'Hippolyte Bayard d'entrée de jeu, elle-même en tant qu'actrice, en improvisation relative, au micro. Elle ouvre sa création ainsi, après une première scène. C'est un geste fort, de pensée, où elle s'expose, où elle joue le jeu de l'autoportrait, où elle *parle*. Elle montre une artiste (metteuse en scène) qui présente ce qui anime sa création et elle raconte sa stupeur d'avoir découvert que l'inventeur de la photographie ait trouvé à nous léguer un autoportrait où il se met en scène en noyé, avec un commentaire sur l'injustice qui lui est faite. Walter Benjamin a su dire dans ce texte sur la reproductibilité technique quelques décennies plus tard qu'en effet, la photographie, c'était un bouleversement du rapport à l'autre, à l'aura de l'autre, à l'image qu'il laisse, au souvenir, à la mémoire – à ce qui fait l'humain pour le dire vite. Clara Chabalier reprend la parole à la fin mais dans un autre registre – mais c'est le même, elle est chaque fois dans son temps intérieur – en disant un texte écrit (un poème de T. S. Eliot) et en finissant dans un excès. « Watch me, vanish me », répète-t-elle, jusqu'à évoquer un désir fou, orgasmique : « regarde-moi ou je disparais », quelques mots échappés justement de *4.48 Psychosis* de Sarah Kane et même les derniers mots de cette pièce. Cette soif du regard de l'autre pour se composer une image. Tellement près de notre cri secret. Combien d'entre nous ne savent pas s'y prendre en photo ou se trouvent trop insignifiants pour oser ce geste si vain au demeurant ? (...)

Clara Chabalier représente ce qui est monnaie courante, à partir du geste d'artistes photographes un peu plus obsédés que d'autres, soit des êtres vides se cherchant dans de l'apparence. C'est sans complaisance. Le flash photographique est mis en scène comme des pétards explosifs et mortifères. Le flash loin de nous immortaliser nous fige dans l'astreinte à être quelque chose sur une image. La plupart d'entre nous n'y sommes rien. Nous sommes ailleurs. Beaucoup de choses répulsives dans le fond, dans cette mise en scène qui donnent l'envie de fuir à toutes jambes par moment. N'était sa présence à elle, Clara Chabalier, actrice parce qu'elle ne joue pas mais *est et pense* et qu'elle a finalement trouvé son sujet. Qu'elle est un Sujet, si j'ose dire. (…) Mine de rien, il y a dans *Autoportrait*, une réflexion latente sur l'acteur et le théâtre, qui se réfléchit sur celle d'être ou de ne pas être, tout court, dans la vie. Et le fait que Clara Chabalier soit dans son désir propre d'évoquer sa fascination pour la photographie, pour le rayonnement photographique (traversant le temps avec tout son tragique), est déjà une réponse : seul le désir et sa mémorielle course (en marche arrière presque, dirais-je) donne existence au soi, et à la possibilité de se représenter. Pour le reste, ce ne sont rien que des jeux de costumes et de grimages, qui aboutissent au bordel dans lequel le plateau finit. A s'absorber dans le reflet de soi, on perd la notion même de ce pour quoi on le faisait : plaire à l'autre, trouver sa place dans l'autre. C'est la noyade. Ça commence avec les images nettoyées à la Edouard Levé et ça finit dans la folie de chercher des bribes de narration avec des accessoires (comme si on pouvait se composer un vécu avec des objets qui ne sont pas les nôtres). On ne ressemble à rien à vouloir ressembler à quelque chose. C'est ce que met en tension la mise en scène de Clara Chabalier, ce rapport entre répulsion et désir, entre imagerie de soi et quête du soi. Mais ce qu'elle montre aussi, c'est que sa génération est peut-être moins abîmée que les précédentes sur ce plan, étant à même de s'interroger à ce sujet, sur le manque d'image de soi, de se demander ce qu'est l'image de soi, et même, de jouer avec ses balbutiements, ou ses modes d'apparition. L'autofiction de soi permettant d'explorer des possibles.

Lire l'article entier sur http://corbelmarimai.wordpress.com/2012/07/03/autoportrait-clara-chabalier-theatre-studio-alforville/

CONTACT

Compagnie les ex-citants
tel : 06 60 97 66 70
mail : lesexcitants@gmail.com
www.lesexcitant.com

siège: 17 avenue de Diane – 06600 ANTIBES
adresse de correspondance :
8 rue de la Villette - 75019 PARIS

SIRET : 512 647 777 000 14 / APE : 9001Z / Licence : 2-1025998